

LE FRONDEUR

15 C^{MES} LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENTS UN ANS

BUREAU RUE DE LA SORBONNE



ABONNEMENT :

In an fr. 7 00

Franco par la Poste

Bureaux

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef: H. PECLERS

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

Six mois fr. 3 75

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

OFFRE D'EMPLOIS.

Drelin ! Drelin ! Drelin !

« On demande de suite, pour une besogne facile, quatre hommes de bonne volonté. Bons appointements mais peu d'égards. On prendra n'importe qui, même un individu décoré. »

Drelin ! Drelin ! Drelin !

Personne ne répond, et le gros crieur, bedonnant, la face rougeaude, se traîne péniblement quelques mètres plus loin.

* * *

Drelin ! Drelin !

On demande des échevins !

C'est le cri qui retentit depuis un mois. Les anciens échevins, noyés lors de la tem-pête révisionniste, n'ont vu se tendre vers eux, nulle perche secourable. Van Marcke, Micha, Renkin nagent encore, espérant toujours se voir repêcher, mais ils sentent diminuer leurs forces. Seul, Ziane, cramponné à deux énormes perches, se maintient facilement à flot, comme tout ce qui est gros et vide, et attend patiemment que la barque échevinale viennent le recueillir.

* * *

Drelin ! Drelin !

On demande des échevins !

Tous les conseillers se tatent et se demandent s'ils n'ont pas tout ce qu'il faut pour faire un parfait échevin.

Tous se répondent que si.

Attout, drapé dans sa dignité, attend avec la modestie qui sied au vrai mérite, qu'on lui fasse des ouvertures — sans orchestre.

Pirotte fait l'addition des bornes-fontaines qu'il placerait dans son quartier s'il gardait définitivement le pouvoir : — une borne par électeur, ce n'est rien de trop, se dit le brave docteur ; or, j'ai deux mille électeurs à Sainte-Marguerite, cela fait deux mille bornes !

Gustave Kleyer est agité. Fièvreusement, il arpente son cabinet de « travail. »

— Sans doute — dit-il, c'est une occasion, mais si c'est pour être flanqué à la porte dans un mois, ce n'est pas la peine ! Et, pourtant, si je n'accepte pas maintenant, alors que personne n'en veut, peut-être quand d'autres accepteront ne voudra-t-on plus de moi !

Et le pauvre garçon s'arrache une poignée de cheveux.

* * *

Drelin ! Drelin !

On demande des échevins !

On n'en trouve pas.

Ceux dont on ne veut pas se présentent avec empressement.

Ceux qui possèdent les aptitudes nécessaires pour bien remplir les emplois vacants n'en veulent pas.

Cette pénurie d'échevins n'est que le résultat de la situation anormale du Conseil communal.

Dans ce conseil, il n'existe aucune majorité.

Les membres sont profondément divisés sur presque tous les points : divisés sur la question du gaz, sur celle de la revision, sur celle de l'enseignement laïque. Ils ne s'entendent ni en politique, ni en administration !

Comment veut-on que des hommes sérieux consentent à se mettre à la merci de gens qui s'arrangent de pareille façon !

* * *

Drelin ! Drelin !

On demande des échevins !

On n'en trouvera pas.

Pour avoir de bons échevins, il faut d'abord un bon Conseil communal. Pour avoir un bon Conseil communal il faut... des élections.

Que le crieur public sonne encore, mais qu'il demande autre chose.

Drelin ! Drelin ! Drelin !

On demande de bons conseillers !

CLAPETTE.

A coups de fronde.

On lit dans la Gazette de Liège :

S. M. l'empereur d'Autriche vient d'ordonner qu'on place dans la bibliothèque de la famille impériale le texte de l'Encyclique *Immortale Dei*. C'est un bel exemple. Cette Encyclique devrait remplacer, dans les bibliothèques, comme dans la vie publique, le *Contrat Social* de Rousseau.

C'est aussi notre avis. Seulement, nous ne sommes pas aussi facilement satisfaits que la *Gazette* et nous demandons, en outre, que, dans les mêmes bibliothèques, les livres d'histoire d'Augustin Thierry, de Michelet et de Louis Blanc soient remplacés par ceux du père Lorient et de M. Vanderkindere. Si, de plus, les œuvres de Voltaire, de Diderot, faisaient place à celles du père Onclair et de Servais Demarteau, la régénération serait complète et les lettrés pourraient enfin nourrir leur esprit de belles et saines lectures !

* * *

La Meuse, à propos de la conférence de M. Peterken, écrit ces lignes :

M. Peterken expose en peu de mots cette affaire du chemin de fer du Congo.

Le Congo a un gouvernement régulier, c'est à lui que les industriels désireux de faire des affaires avec cet Etat d'avenir doivent s'adresser pour y exécuter les grands travaux qui peuvent rendre un peu de vie à notre industrie, absolument comme dans tous les Etats, des Compagnies ont demandé la concession de chemins de fer.

La question n'a pas été comprise comme cela en Belgique. C'est pourquoi, ne voyant pas venir de proposition émanant d'un groupe financier belge, le gouvernement du Congo a accepté les propositions d'un Syndicat étranger.

La Meuse oublie que, il y a quelques ours à peine, les journaux publiaient une lettre de M. Sadoine, affirmant qu'il avait proposé au gouvernement du Congo de faire exécuter le chemin de fer congolais par la Société Cockerill et qu'aucune réponse ne lui avait été faite.

Et voilà comme les journalistes et les conférenciers désireux de plaire au souverain du Congo, écrivent l'histoire !

* * *

Lundi dernier, nous avons donné en plein dans un traquenard. Entrant, sans penser à mal, dans le local de la seconde chambre du tribunal civil, nous avons été forcé de subir une conférence de M. Sigogne, lequel — il l'a avoué — s'est donné la mission d'apprendre, aux avocats belges, à plaider convenablement.

L'intention est louable, seulement, si mal que puissent plaider nos avocats, il leur serait difficile d'arriver à s'exprimer d'une façon plus déplorable que le bon M. Sigogne. En effet, celui-ci, lorsqu'il veut donner un exemple d'éloquence, n'abandonne le ton d'un troisième rôle jouant la *Tour de Nesle*, que pour prendre celui d'un commis voyageur français débitant des chaînes de montre sur la place publique. Si c'est là l'éloquence, merci !

Au surplus, il paraît que c'est M. Neujean qui a soudoyé M. Sigogne, afin que celui-ci vint affirmer que l'éloquence consistait dans un roulement d'r bien compris.

Demandez à tous les vendeurs : l'*Almanach du Frondeur*. — 32 pages, 16 dessins. — 20 centimes.

A Monsieur Henri Renkin

Ex-échevin de l'Etat-Civil et de la comptabilité, membre du Comité Scolaire de l'école d'Avroy, etc., etc.

I

Mon pauvre Renkin, quelle chute !
Te voilà donc mis au rancart !
Mais pourquoi vas-tu dans la lutte,
Jeter le masque du cafard ?
Va, pleure ta folle équipée
Et ton argent dilapidé :
Adieu le claque, adieu l'épée,
Adieu le bel habit brodé !

II

Tu vas cacher ton orthographe
Après ses glorieux succès ;
Tu va priver de ton paraphe,
Les naissances et les décès.
Nous verrons ta place usurpée
Par quelque Zizi démodé !
Adieu le claque, adieu l'épée,
Adieu le bel habit brodé !

III

Enfin le cœur plein d'amertume,
Tu penses à ton argent :
Tu revendras ton beau costume,
Si tu n'es pas trop exigeant !
J'entends la fripière huppée,
Te dire après l'avoir soldé :
« Cent sous pour le claque et l'épée :
Et vingt francs pour l'habit brodé ! »

P. S.

Lettre d'un planteur de choux.

Si l'on devait relever tous les abus qui fleurissent dans notre bien aimée patrie comme bluets et coquelicots dans les blés, il nous faudrait une publication dépassant, en grosseur le *Dictionnaire universel* de Larousse.

Nous laisserons donc ce travail de Bollandiste grassement payé à quelqu'autre Kervyn de Lettenhove et nous nous amuserons simplement à cueillir de temps en temps quelque simple fleurette, dans ces riches parterres si prodigieusement garnis de fleurs de toutes les sortes.

Aujourd'hui, nous nous permettons de signaler un de ces abus qui se sont implantés solidement et ont actuellement force de loi : nous voulons parler des *filis à papa* principalement en ce qui concerne le notariat.

En France, la loi permet la vente d'un notariat et c'est souvent la dot de la fiancée qui y paye une place de notaire, emploi aussi lucratif qu'honorable... quand il est dignement rempli, car depuis quelques années on a eu des exemples... n'insistons pas !

En Belgique, la vente de ces fonctions n'est pas permise, mais, on ne se gêne guère pour passer par-dessus la loi.

Le notariat reste maintenant dans une famille comme une ferme plantureuse ; les fils et les gendres en héritent du père et même le neveu de l'oncle.

Quand dans la famille aucun membre ne se reconnaît des dispositions à arborer la cravate blanche, on vend simplement la place à quelque candidat notaire qui, sans cet heureux hasard, pourrait bien attendre sous l'orme jusqu'à ce qu'il soit grand père, avant de pouvoir faire graver sur une plaque en cuivre, vissée à sa porte : *Etude de maître Untel*.

Hé bien ! nous proclamons franchement que c'est honteux et que la législature devrait voir à y fourrer le nez pour ramener le tout dans une juste légalité.

Il est temps qu'on y prenne garde, car le mal se propage, la gangrène s'étend, et nous pouvons remarquer que si l'on a remédié à cette tension illégale, les sièges parlementaires seront bientôt traités comme les études de notaires : ils deviendront l'appanage de quelques familles.

Ce seront là des héritages sur lesquels on pourra plus sûrement compter que sur celui d'un vieil oncle riche, car, dans ce dernier cas, il se rencontre souvent quelque bon père jésuite ou quelque coquin laïque qui profite de la faiblesse d'esprit du vieillard pour le faire tester en sa faveur ou en faveur des siens ; cela se voit chaque jour.

Pour les notariats et les sièges parlementaires il n'en est pas ainsi, et nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour voir que la majeure partie des notaires, des représentants, conseillers provinciaux, etc., sont les fils ou les parents d'autres notaires, sénateurs, représentants ou conseillers provinciaux.

On épouse aujourd'hui une jeune fille en se disant : « elle a un parent député auquel, avec un peu d'intelligence je succéderai. »

Et voilà pourquoi des fonctions qui ne devraient être confiées qu'au mérite réel deviennent la proie du népotisme.

En ce moment, un vieux camarade qui vient fumer sa pipe au coin de mon feu, et qui lit ces lignes me dit en riant :

— Prends garde, Jacques, on va dire que tu parles par jalousie de métier !

— Comment ?

— Oui, toi et ceux que tu attaques, vous cultivez chacun un légume préféré : toi, les choux, et eux, la carotte politique.

— Tiens, c'est vrai !

— Seulement, leur culture est plus productive que la tienne et moins fatigante.

— Ajoute... et moins honorable quoiqu'il en soit.

JACQUES DE FÉTINNE.

M. le docteur DROIXHE donne ses consultations sur les *Maladies des enfants*, les mardis et vendredis, de 2 à 4 heures, rue Agimont, 12.

HISTOIRE SAINTE

à l'usage des établissements d'aliénés

par Théodore Injuste, historien.

DEUXIÈME PARTIE.

Vie de Jésus-Christ.

Chapitre III.

La foule commença à défilé devant les croix et chacun lançait son petit mot en passant.

Petit à petit cependant, la foule se répandit dans les bacs des environs et finalement, le lieu du supplice devint désert.

C'est à ce moment qu'une femme et un homme se glissèrent en quelque sorte au pied de la croix du Seigneur et s'y agenouillèrent.

Jésus, qui n'était pas encore mort, baissa la tête et vit sa mère et Jean qui priaient en pleurant.

Il toussa pour attirer leur attention et gémit :

« — Maman ! »

« — Mon fils ! »

« — Bientôt — reprit Jésus d'une voix faible — je ne serais plus de ce monde ; c'est alors que je serai mort. »

A ce moment, on entendit le bourdon de St-Paul qui sonnait les vêpres, Jésus poussa un grand cri en disant :

« — Mon père, je remets mon esprit entre vos mains ! »

Et il expira.

Au même instant le voile du Temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas, le terris de la bouillière de la Haye descendit sur le Laveu, engouffrant plusieurs maisons, le piédestal de Charlemagne se fendit ; le pont de Longdoz eu une pile... endommagée, ce qui nécessita sa démolition et sa reconstruction ; plusieurs morts ressuscitèrent ; Charles-Auguste fit un bon mot ; le gardien du cimetière de Robermont cassa sa pipe et Ziane perdit ses cheveux ! C'est à partir de ce moment que le brave garçon put se donner un air crâne !

Vers le soir du même jour, un rentier nommé Joseph d'Armathie, vint trouver Pilate, à l'effet d'obtenir le corps de Jésus pour l'ensevelir à ses frais. Après avoir envoyé un médecin pour constater le décès, le gouverneur délivra à Joseph d'Armathie la permission d'enlever la dépouille du Seigneur.

Cet homme, aidé de quelques ouvriers sans travail qu'il avait recrutés, descendit Jésus de la position élevée qu'il occupait depuis plusieurs heures.

Cette opération fut longue et difficile, car Joseph voulait son mort en bon état de conservation.

Pendant qu'ils étaient occupés à cette funèbre besogne, un homme à barbe pleine, coiffé d'un chapeau à larges bords, s'avança vers eux et, après avoir ajusté un pliant, il se mit à croquer le groupe qu'il avait devant les yeux.

C'était un flamand, nommé Rubens, qui ayant obtenu une bourse du gouvernement belge, parcourait le monde pour développer ses connaissances artistiques. Son groupe, très réussi, fut exposé au salon l'année suivante. Comme cette toile, intitulée *Descente de croix*, était un chef d'œuvre elle n'obtint naturellement aucune distinction.

Après avoir soigneusement enseveli Jésus, les ouvriers le placèrent dans le caveau de la famille Joseph (concession à perpétuité) et roulèrent une grosse pierre devant l'entrée du sépulcre ; après avoir touché un pour-boire, promis par Joseph, les ouvriers se répandirent dans les cafés-concert et racontèrent que Jésus était muré dans son caveau.

* * *

En apprenant cette nouvelle, les pharisiens allèrent trouver le gouverneur pour le prier de faire garder le sépulcre du Christ, car celui-ci avait dit :

« Trois jours après ma mort, je f... le camp ! »

Le gouverneur écrivit au général de la garde civique, qui plaça devant le tombeau tout un bataillon de « bleus ».

Par surcroît de précautions, les pharisiens mirent les scellés sur la pierre fermant le sépulcre, puis se retirèrent en recommandant à la milice citoyenne de faire bonne garde.

Les soldats jurèrent que l'on ne sortirait

du tombeau qu'en passant sur leurs cadavres...
Un quart d'heure plus tard, ils dormaient tous comme des magistrats pendant une plaidoirie.

LA RÉSURRECTION.

Le surlendemain, dimanche, quelques vieilles filles, bigotes dans l'âme, quittant la messe de 5 heures du matin, vinrent au tombeau du Christ pour y brûler une chandelle en son honneur.

Chemin faisant, elles se demandaient comment elles pénétreraient dans le trou, car les journaux avaient rapporté qu'une énorme pierre en condamnait l'entrée.

Elles ne furent pas peu surprises, en arrivant, de voir cette pierre renversée et les gardes endormis.

Elles entrèrent dans le caveau où elles virent un jeune homme, assis, lisant le *Figaro* et dont les vêtements étaient blancs comme neige.

Quant au corps de Jésus, il avait disparu ! Bien que regrettant cette disposition, les saintes femmes n'étaient pas trop peinées de la substitution et se demandaient déjà si Dieu ne leur envoyait pas ce beau jeune homme pour tenter de les séduire, histoire de mettre à l'épreuve leur vieille vertu, quand le jeune monsieur leur dit :

« Ne craignez point je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié vendredi dernier. »

Il n'est plus ici, il vient de sortir pour aller prendre un apéritif. Si vous y tenez, vous le trouverez à Bodega.

Ces dames alors se retirèrent.

* * *

Les vieilles bigotes coururent trouver les apôtres qui péchaient paisiblement sous le pont suspendu.

Il ne voulurent d'abord pas ajouter foi aux racontars de ces saintes femmes que Saint-Paul alla même jusqu'à traiter de *vieilles gâtes*; cependant, Pierre et Jean abandonnèrent leurs lignes et se rendirent au caveau du Seigneur, où ils purent se convaincre de la disparition du corps.

Ils retournèrent près de leurs compagnons et, après leur avoir raconté ce qu'ils avaient vu, ils décidèrent de se rendre le lendemain à Chèvremont, se disant que si Jésus vivait encore, il ne manquerait pas de se rendre à cet endroit.

* * *

C'est par une journée splendide que les juifs fêtèrent le lundi de Pâques de cette année-là; un soleil resplendissant favorisa le pèlerinage de Chèvremont.

Jamais l'affluence n'avait été aussi considérable.

Jamais non plus, le nombre des pick-pokets n'avait été aussi grand: les joueurs de petits paquets faisaient de brillantes affaires, tandis que la police locale, protectrice du droit commun, fermait l'œil sur leur industrie frauduleuse.

Les gros moines de la chapelle de Chèvremont avaient déjà vidé trois fois leurs troncs et riaient dans leur barbe de cette avalanche de gros sous...

On voyait aux fenêtres des boutiques, des guirlandes de saucisses qui donnaient faim, des portes ouvertes sortait une énivrante odeur de frittée.

La soirée arrivait et la foule se portait vers la *Waffe* le bal à la mode.

Les apôtres qui n'avaient passé aucune chapelle sans verser ou plutôt sans vider une *larne* en l'honneur du Fils de Dieu, arrivèrent au bal vers neuf heures.

Il avaient dansé quelques valses, quand tout-à-coup une grande lueur envahit le jardin, éclairant indiscrètement des couples qui, dans les berceaux de verdure, s'enlaçaient au point de s'en lasser.

Un cri général accueillit cet éclair qui n'était pas un programme.

Jésus descendit au milieu de ses apôtres qui dans ce moment prenaient une bouteille de faro à une table au fond du jardin.

A la vue de leur sauveur, les apôtres tombèrent à genoux. Toutes les personnes présentes les imitèrent.

On croyait qu'il allait parler, mais il se borna à prendre un lambic et disparut dans la nuée.

Thomas, qui dansait au moment où le Seigneur fit son apparition, ne voulut pas croire ses compagnons qui lui racontèrent les détails de l'apparition.

— Vous êtes pleins, leur dit-il, vous voyez trouble !

* * *

Le samedi suivant, les apôtres vêtus de jolis petits tabliers, se trouvaient réunis à la loge maçonnique, dont ils faisaient partie, et discutaient avec le frère limonadier parce que le genièvre était par trop baptisé, quand, tout-à-coup, bien que les portes du local où ils se trouvaient fussent fermées, Jésus apparut au milieu d'eux et leur dit :

« Ne vous dérangez pas ! »
Il dit ensuite à Thomas qui, cette fois était présent.

« Regardez mes pieds et mes mains et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. »

Thomas se précipita à ses pieds et s'écria :
« Vous êtes bien mon Seigneur et mon Dieu ! Ce pied est le plus beau jour de ma vie. » Soit, répondit Jésus, mais si vous dou-

tez encore, vous le recevrez quelque part !
Jésus s'entreteint ensuite assez longuement avec ses apôtres des complications de la question d'Orient, parla des élections de France, prédit la chute du ministère Brisson, demanda si Petitbois s'était amusé au Congo et termina en promettant l'Esprit Saint dans la huitaine.

Il était onze heures du soir quand il se retira par le chemin qu'il avait pris pour entrer.

Chacun paya son écot et s'en retourna songeant aux paroles du Seigneur.

Chapitre IV.

L'ASCENSION.

Le 14 mai, au I, toute la ville se portait sur la montagne des Oliviers, où une grande fête aérostatique était annoncée pour trois heures.

Le superbe ballon *la Providence*, cubant mille mètres et quelques millimètres, devait emporter le célèbre aéronaute Jésus.

Le gonflement était sur le point d'être terminé et la musique militaire exécutait le pas redoublé :

Bon voyage Monsieur Dumollet.

Jésus s'avança vers le ballon et après avoir inspecté les cordages et placé dans le fond de la nacelle quelques commissions dont il était chargé pour son père, il adressa un dernier adieu à ses apôtres et prononça le sacramentel.

« Lâchez-tout ! »
Le ballon s'éleva majestueusement et plana dans l'espace pendant quelques minutes, puis il disparut dans les nues où Dieu le père l'attendait avec du gaz de recharge.

Longtemps, les apôtres et la foule restèrent cloués sur place, regardant l'endroit où le ballon avait disparu, dans l'espoir de découvrir le bout du nez du vieux bon Dieu; mais celui-ci plus prudent, préféra ne pas se laisser voir pour se dispenser d'accorder quelques nouvelles concessions que n'auraient pas manqué de lui réclamer les humains, jamais contents.

Ne voyant rien paraître, les spectateurs se décidèrent cependant à regagner la ville et bientôt il ne fut plus question ni de Jésus ni de *la Providence*.

(La fin au prochain numéro.)

Boîte aux lettres.

Monsieur le rédacteur en chef du *Frondeur*.

Monsieur le Rédacteur,

Tous les journaux de Liège ne cessent d'adresser leurs félicitations à M. Ruth à propos de *L'Étudiant Pauvre*.

Certes, ces éloges sont bien mérités, mais un point bien important n'a été touché par aucun et il faut, en ce moment, l'objet de beaucoup de commentaires.

Je me permets de le donner ici, espérant recevoir là-dessus de vous, M. le rédacteur, ou de l'administration du théâtre, l'explication nécessaire et qu'attendent tous les habitués du théâtre du Pavillon de Flore.

Pourquoi est-ce SIMON (M^{me} Zélo-Duran) qui, au premier acte, chante la *Cracovienne* alors que cette romance entre dans le rôle de LATRA (M^{lle} Lesœur) ?

M^{me} Zélo-Duran a donné cette romance avec tout le talent qu'on lui connaît; mais considère-t-on donc M^{lle} Lesœur comme incapable de donner une petite romance — voir une cracovienne ?

J'espère, M. le rédacteur, que vous voudrez bien donner à ces quelques lignes l'hospitalité dans vos colonnes.

Entretiens, recevez, avec tous mes remerciements, mes sincères salutations.

VOTRE ABONNÉ.

La parole est à la direction du Pavillon de Flore.

Singe habillé.

Voyez ce beau monsieur ; petit stick à la bouche Carreau de verre à l'œil et faisant le beau cœur Soulier à pointe fine et talon de babouche Et costume complet de vaguante couleuvre.

Son rêve est de paraître un renommé viveur ; Craignez le, belle enfant ; il sait ce qu'il touche, Qu'à son contact fatal votre âme s'effarouche, Car son amour souvent laisse le déshonneur.

Sans talent, sans savoir, sa vanité stupide Montre que son esprit comme son cœur est vide On ne découvre rien sous son style ampoulé.

Grattez-le, ce gommeux, et sous cette enveloppe, Le regard dégoûté, même sans microscope, Ne retrouvera plus qu'un laid singe habillé.

FIX.

Bibliographie.

Sommaire de l'annuaire de l'Université de Liège, pour paraître le 20 janvier.

Partie universitaire. — Calendrier universitaire.

Notre nouveau recteur (avec portrait en photoglyptie. Autorités académiques et corps enseignant. Liste des étudiants avec adresses. Histoire de l'Université, par A. Orth. Les cours pratiques à l'Université, par E. Mahaim. Cercles universitaires anciens et actuels. Chansons d'étudiants.

Partie littéraire. — Liège, par Cam. Lemonnier. Les Femmes artistes, par Edm. Picard. A la mer (poésie), par A. Fontaines. Répétition générale, par E. Cattier. Variations sur un vieux air (poésie), par A. Giraud. Outre-Neuse, par Chainaye. Delzire Moris, par A. Goffin. Complainte d'un Carabin (poésie), par Théo Hannon. Histoire d'une désillusion, par A. Jottrand. Fragments de deux carrières artistiques (avec 6 dessins dans le texte), par Ch. Magnette. La fin d'un jour de gloire, par E. Mahaim. La St-Sylvestre, par O. Maus. Dégout (poésie), par G. Rodenbach. Le bonhomme, par A. Mockel. A ne veuille m'homme (poésie wallonne avec dessin), par H. Simon. Plus jamais..., par X. Neujean. Primes neiges, par P. Pirus. Un berceau (poésie), par F. van der Elst. Bédaserie, par P.-M. Olin. Nuit boréale (poésie), par Em. Verhaeren. Miss Dispute (mœurs universitaires), par G. Rahlenbeck. Cadeau de Fée, par M. Sivilie.

Fort volume de 250 pages, velin teinté, avec frontispice, lettres ornées, culs-de-lampe, couverture illustrée et dessins de MM. H. Keiffer, Em. Masui et H. Simon. Prix : deux francs.

Adresser adhésions : M. G. Rahlenbeck, président du Comité de rédaction, 63, rue de la Cathédrale.

Chronique des Théâtres.

Théâtre Royal.

Le Prisonnier du Caucase.

Avant de nous occuper de l'œuvre de Cui, nous tenons à féliciter M. Verellen de sa hardie initiative. Il y a du courage, en effet, à oser faire interpréter, sur une scène comme la nôtre, une œuvre nouvelle dont le succès n'a pas encore été consacré par le public d'une grande capitale. M. Verellen a agi, cette fois, en artiste, plutôt qu'en simple entrepreneur de spectacles; encore une fois, nous l'en félicitons.

Ce devoir rempli, disons bien franchement ce que nous pensons de l'œuvre du compositeur russe.

Ce qui, à notre sens, manque le plus à cet opéra, c'est la nationalité. En réalité, la musique de M. Cui n'a guère de russe que le nom. On y trouve, d'abord, beaucoup de musique italienne et ensuite bon nombre des formules spécialement affectées par Gounod. C'est franco-italien, ce n'est pas russe et, ce qui est plus grave, ce n'est pas même original. Il y a, dans cet opéra, des imitations, inconscientes sans doute, d'anciens auteurs. Donizetti, surtout, semble avoir été mis à contribution; en réalité, cet opéra est moins du Cui que du réchauffé.

Est-ce à dire que le *Prisonnier du Caucase* soit une œuvre sans valeur ? Nullement. M. Cui a fait preuve, au contraire, d'un énorme talent. Son œuvre est admirablement travaillée, trop bien travaillée même, car nous esuions, pour notre part, préféré y rencontrer quelques fautes, si ces fautes avaient été de celles qui ordinairement résultent des exagérations d'un tempérament puissant et original. M. Cui a fait, au contraire, une œuvre bien soignée, bien ficelée, où tout est à sa place — mais où le génie ne se révèle point.

Ces réserves faites, reconnaissons que certains passages de cet opéra sont très beaux. Au premier acte, il y a un fort joli duo, que Gounod signerait volontiers. Au second acte, un chœur charmant — le seul passage vraiment russe de la partition — d'une saveur toute particulière et qui fait penser à un chant populaire. A signaler aussi, la facture vigoureuse des imprécations adressées par le Tcherkesse au prisonnier chrétien. Le morceau a fait grand effet et c'était justice. Enfin, ce même acte — le plus riche, incontestablement, de tout l'opéra — se termine par un septuor, très enlevé, qui a enthousiasmé le public. Comme Donizetti n'était pas là, on a fait venir M. Cui sur la scène. Au dernier acte, il y a à applaudir, d'abord, un ballet — dont le rythme, fort original, a malheureusement passé inaperçu, grâce à de suaves sauteuses bottées qui ont exécutés, à la grande joie du public, un « pas des gendarmes » fort réussi — et les très belles strophes dites par la chanteuse-contralto.

Voilà pour la musique. Quant à la pièce, il n'y a rien à en dire pour la bonne raison qu'en réalité la pièce n'existe pas. Il n'y a, en effet, aucune espèce d'action dans le *Prisonnier de Caucase* et l'on n'a pas le temps de s'intéresser aux personnages. On ne sait même trop qui ils sont ni ce qu'ils veulent. Tout ce que l'on sait, c'est qu'un russe inconnu et qui reste inconnu, est fait prisonnier au premier acte et qu'il s'évade au troisième acte — chose qu'il aurait parfaitement pu faire dès le premier acte puisque les tcherkesses, peu méfiants, le laissent aller et venir à son gré, sans même placer une sentinelle à la porte de la cabane qui sert de prison au moscovite. Le traducteur a fait de louables efforts pour donner de la vie à ce poème peu mouvementé, mais où il n'y a rien le roi perd ses droits — et le poète ses rimes.

L'interprétation du *Prisonnier* a été convenable — sans plus. M. Verhees paraissait mal à l'aise dans ce rôle ingrat du prisonnier. M. Falchieri a mis son grand talent — et ce qui lui reste de voix — au service du rôle du vieux et farouche tcherkesse, qu'il a fort bien joué et chanté... comme il a pu; quand à M. Claeys, chargé du rôle d'Aben-Becker,

il a été remarquable, comme comédien et comme chanteur. M^{me} Verellen, à qui était dévolu le rôle de Fatima, n'a pas un tempérament dramatique suffisamment puissant pour interpréter brillamment ce rôle, qu'elle s'est contentée de chanter convenablement; quant à M^{me} Passama, elle continue à avoir une jolie voix — et fort peu d'intelligence scénique. L'orchestre a été très bon.

CLAPETTE.

* * *

Pavillon de Flore.

L'Étudiant Pauvre obtient grand succès, non certes à cause du livret qui, comme esprit, rappelle assez le *Journal de Liège*, mais grâce à une musique fort entraînante.

La foule applaudit vigoureusement chaque soir les nombreuses valses et polkas qui constituent la partie importante de cette opérette allemande.

L'interprétation est généralement fort bonne — sauf en ce qui concerne M. Visière qui chante trop majestueusement un rôle de ganache. Quant à la mise en scène elle est superbe et il convient de féliciter sans réserve le directeur d'abord et aussi M. Edouard Lemaitre qui a brossé avec un talent remarquable de charmants décors.

Théâtre Royal de Liège.

Direct. PAUL VERELLEN.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

Samedi 16 Janvier 1886

Représentation de gala avec MM. Lassalle, Viola, Dieudonné, Petit-Mangin, Courdier et M^{mes} Dalmont, Duvivier, Gerfaut et Dolly.

Les Espérances, comédie en 1 acte, de Bilhaut.

Intermède par les artistes susmentionnés.

La Lettre chargée, com. en 1 acte, de Labiche.

Le quatrième acte de *Henri VIII*, opéra de Saint-Saëns, chanté par MM. Lassalle, Viola, M^{mes} Duvivier et Dalmont.

Dimanche 17 Janvier 1886

Les Dragons de Villars, opéra comique en 3 actes, musique d'Aimé Maillard.

La Fille du Régiment, opéra com. en 2 actes, musique de Donizetti.

Lundi 18 Janvier 1886

Représentation au bénéfice de M. Roussel, contrôleur général.

L'Africaine, grand opéra en 5 actes, musique de Giacomo Meyerbeer.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 7 0/0 h. — Rid. à 7 1/2 h.

Tous les soirs

Le Camp des Bourgeois, comédie en 1 acte.

L'Étudiant pauvre, opéra comique en 3 actes et 4 tableaux, d'après Scribe, par MM. Hennequin et Valabréque, adaptation musicale par M. Kullerath. Musique de Ch. Millocker.

Casino Grétry. - Eden-Théâtre.

Direction Wéry frères.

Bureau 7 1/2 h. — Rideau 8 0/0 h.

Tous les soirs

Spectacle varié.

Bijouterie, Horlogerie, Orfèvrerie.

F. Deprez-Servais

BREVETE DU ROI

29, Rue de la Cathédrale, 29

VIS-A-VIS DE L'ÉGLISE SAINT-DENIS

Liège.

Beaux choix de Montres à remontoir en or, argent, niellé et nickel (nouveau). Montres en acier brut, émaillé, chrysothèque, à jeu dit *Buttelette à boussole* (pour touristes et voyageurs), à cadran lumineux, visible la nuit, à seconde indépendante, Chronomètre et Répétition (pour docteurs et chimistes). Pendules en cuivre, marbre et bronze artistique, Régulateurs, Réveils, et Horloges avec oiseau chantant les heures. Médailles-Médailles à remontoir, système breveté appartenant à la maison, Montres Thermomètre, etc.

Baromètres métalliques, précision garantie.

Bijoux riches et ordinaires, Broches, Bracelets du meilleur goût, Bagues et Dormeuses montées en perles fines, en diamants, brillants, saphir, émeraudes, turquoises, etc., pour cadeaux de fête, Fiançailles et de Mariage.

Orfèvrerie, Couverts d'enfants, Timbales d'argent et Hochets pour cadeaux de Baptême.

Bijoux et pièces d'Horlogerie sur commande.

Demandez: le *Peuple*, journal démocratique quotidien. Un numéro deux centimes. Rédacteur en chef: Jean Volders. Le *Peuple* publié en feuilleton: *Germinal*, par Emile Zola. Abonnement: 1 an, 8 frs. 6 mois, 4 frs. 3 mois 2 frs.

Taverne de Strasbourg

Dimanche, lundi et jeudi, à 8 heures du soir, concert de symphonie.

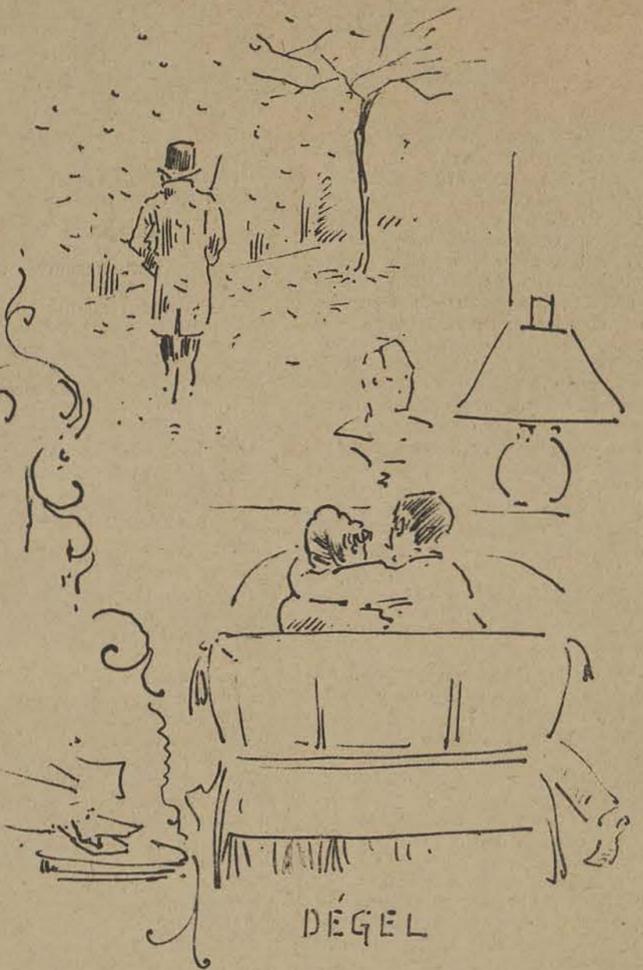
Lecteurs! si vous voulez acheter un parapluie dans de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant, solide et bon marché, c'est à la *Grande Maison de Parapluies*, 43, rue Léopold, qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe aussi du recouvrement et de la réparation. La plus grande complaisance est recommandée aux employés mêmes à l'égard des personnes qui ne désirent que se renseigner.

Liège. — Imp. Émile Pierre et frère.

FANTASIE



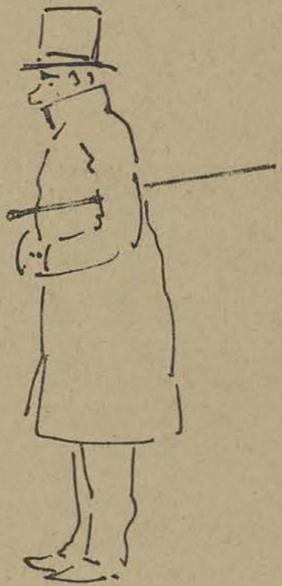
Il gèle!



DÉGEL



UNE CHUTE



Autre chute!



S. N. D. D.
c'est tout
justement ma
Colouille!

3